

REVUES
DE LANGUE
FRANÇAISE

par Aline Eisenegger

« L'adolescence, un âge pour lire », titre joliment Joëlle Turin dans le n°11, janvier 1995 de *Libre accès* consacré aux adolescents. Tout ce qui se fait et les initiatives qui naissent ici ou là en Essonne (*Libre accès* est une revue de l'Agence Culturelle et Technique de l'Essonne) avec ces « ados » dont on ne sait pas toujours qui ils sont ni ce qu'ils veulent. Les témoignages et les expériences vécues sur le terrain sont encadrés par des réflexions sur les outils, les livres et la définition du public concerné.

Adolescents et poésie : une incompatibilité ? Pas si sûr ! De Rimbaud à Desnos, sans oublier « la boîte à outils pour l'amour de la poésie » suggérée par Serge Martin, qui a conçu et coordonné ce numéro, *Lecture jeune* n°73, janvier 1995, propose un guide de poésie contemporaine pour réconcilier avec un genre souvent sujet aux malentendus. Ce numéro est le dernier assuré par Joëlle Turin, et c'est Pilar Muñoz qui devient la nouvelle rédactrice en chef de la revue.

À l'inconvénient de la « poésie pour » s'ajoute celui de la « poésie sur » : poésie sur l'arbre, le vent... ». Dominique Grandmont plaide pour promouvoir l'écriture par les poètes de poèmes pour enfants dans le n°108, décembre 1994 du *Français aujourd'hui*. Serge Martin a posé vingt questions au poète Dominique Grandmont, sous forme de verbes : convaincre ?

désirer ? changer ? réciter ?... Un numéro qui par ailleurs s'est attaché à analyser les brouillons en tous genres : celui de l'écolier comme celui de l'écrivain.

Des brouillons justement Jean Alessandrini dit en faire jusqu'à sept. Car cet auteur-illustrateur-graphiste, grand amateur de littérature populaire et policière, écrit au stylo. Interview dans *Lire au collège*, n°39, hiver 1994. Dans ce numéro on trouvera le troisième et dernier volet du dossier écriture avec notamment des réflexions sur la presse à l'école.

Autre illustrateur-auteur de livres documentaires et d'ouvrages de fiction, François Place dit qu'« il faut rêver le documentaire pour que le lecteur ne s'ennuie pas, il faut construire la fiction avec des éléments qui viennent de la réalité tangible ». Quelques clés pour mieux comprendre son œuvre dans *Nous voulons lire !*, n°107, Noël 1994.



Ill. de F.Place,
in : *Nous voulons lire*, n°107

« Un cadeau pour Adèle... ou comment devient-on illustrateur pour enfants ? » Claude Ponti s'explique lui aussi sur la création de

son monde imaginaire à travers l'album. Une interview dans le n°1, janvier 1995 de *Livres jeunes aujourd'hui*.

La nature et l'environnement occupent une large place dans la production éditoriale. Mais sur quels principes se fonder ? Valérie Tacqui, conseillère scientifique et éditoriale de la revue « Wapiti », explique dans *Nous voulons lire !*, n°107, Noël 1994, les clés de la réussite de ce magazine des éditions Milan : parler avec des images, dire la vérité, laisser place à l'humour, adapter l'écriture à la tranchée d'âge et enfin susciter l'action.

L'École des parents ouvre à partir du n°2, février 1995, un dossier sur l'art et les enfants. Le premier volet est consacré aux arts plastiques avec des articles signés par des spécialistes du domaine comme Hubert Comte et Sophie Curtil, mais aussi un article de Colette Barroux « Comment voir sans voir » ou comment ouvrir le musée aux aveugles.

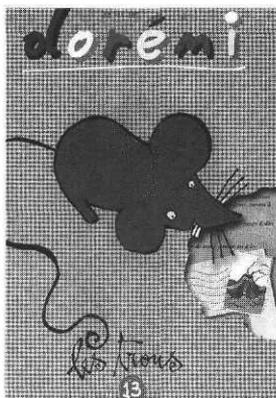
L'équipe de *Notre librairie* s'est demandé s'il convenait de changer de nom. Ce nom repose sur une idée de Montaigne qui souhaitait une « librairie humaniste » et finalement la revue conserve son titre qui correspond bien à sa vocation. En effet depuis vingt-cinq ans maintenant la revue s'intéresse aux littératures africaines, aux littératures nationales et à la francophonie. Si le titre ne change pas, la mise en pages et l'aménagement intérieur de la revue se modifient. On peut en voir les prémices dans le n°119, octobre-décembre 1994, un numéro anniversaire qui marque « une pause pour réfléchir sur le chemin parcouru et les années à venir ».

Revue pour enfants

Créées il y a 75 ans à l'initiative des chanoines de l'abbaye d'Averbode, les Éditions Averbode publient aujourd'hui 17 revues et journaux pour enfants en Belgique. Trois titres sont désormais accessibles au public français (uniquement sur abonnement : 6, rue du Coq - 67000 Strasbourg) : **Dopido** un mensuel pour les 2-4 ans, et deux bimensuels : **Dorémi** pour les 4-6 ans et **Bonjour** pour les 6-8 ans. Des revues très pédagogiques qui mélangent habilement, selon les destinataires et les numéros, photographies, dessins et bandes dessinées pour aborder des questions de vie quotidienne : un créneau déjà largement occupé sur le marché français de la presse des jeunes.

Planète Jeunes a un an. L'âge d'un premier bilan, avec un côté encourageant car la revue a beaucoup de lecteurs et de nombreux pays souhaitent participer à cette aventure (le Mali, le Tchad, le Togo aimeraient pouvoir diffuser cette revue), mais aussi des difficultés dues au faible pouvoir d'achat des lecteurs et aux coûts d'acheminement et de diffusion. Du coup **Planète Jeunes**, à partir du n° 13 février-mars 1995, devient bimestriel. Une cadence compensée par une augmentation de la pagination qui permet de développer l'ouverture sur le monde avec la rubrique « reportage » qui rencontre un très vif succès (les jeunes de Soweto dans le n°13), et de répondre aussi au souci de proximité avec la création de cahiers locaux.

Nicolas Poussin et ses « copieurs » - Ingres et Picasso entre autres - qui se sont inspirés de ce peintre inven-



teur d'un art pour raconter « la joie, la paix, la douleur, l'orage des cœurs et des esprits » à travers la peinture. **Dada**, n°16, décembre-janvier 1994-1995.

Le numéro suivant, n°17, février 1995, est réalisé en partenariat avec l'Institut Français de Naples et est consacré à cette ville avec **Le Caravage** à l'honneur. Le « Dico » central présente Naples de A à Z et permet de rencontrer quelques personnages célèbres : Cendrillon, Degas, Homère et les « zezo », les play-boys napolitains.

Charlie Chaplin est monté sur les planches dès l'âge de quatre ans, il a aussi inventé très tôt son personnage, Charlot. Michel Manière raconte l'enfance de ce maître du cinéma dans le n°27, février 1995 de **Je lis des histoires vraies**. Le n°26 était consacré à Alexandre Dumas dont Henriette Bichonnier raconte également l'enfance, à partir de ses « Mémoires ».

C'est à une visite de Paris, « à pied, en bateau ou en métro », que nous convie le n°78, mars 1995 de **Youpi**, avec un supplément en forme de plan. **Youpi** photographe s'est inté-

ressé quant à lui aux animaux « champions du saut », du criquet au dauphin.

Attention danger, le n°391, 15 février 1995 d'**Astrapi** est hanté : de quoi passer un bon carnaval ! Dans ce numéro une autre bonne surprise, Marion Duval, l'héroïne d'**Yvan Pommaux**, est de retour pour une huitième aventure, « La Vengeance du prince Melcar ». À noter encore que la rédaction prépare activement le 400ème numéro et qu'elle lance à cet effet un appel à ses lecteurs, aux anciens comme aux nouveaux...

400 numéros, un beau score qu'a atteint la **BTJ** (mais à raison d'un seul numéro par mois) en février 1995. Une revue qui évolue insensiblement, toujours avec un grand souci de qualité, tant pour les productions que pour les textes et les sujets. Dans ce n°400 le thème principal est le « Grand siècle » avec une iconographie remarquable.

REVUES DE LANGUE ANGLAISE par Caroline Rives

Les problèmes de censure, endémiques dans les pays anglo-saxons, mobilisent les rédacteurs des revues spécialisées. **Emergency librarian**, dans son n°2, vol. 22 de novembre 1994 leur consacre un copieux dossier, où Ken Dillon et Claire Louise Williams présentent leur livre, *Brought to book : censorship and school libraries in Australia*, qui a connu en 1993 un considérable retentissement dans les médias. De



Calvin et Hobbes de Bill Watterson, éd. Hors collection

récentes affaires criminelles impliquant des enfants ont conduit les autorités à s'inquiéter de la violence véhiculée par l'audio-visuel et les logiciels de jeu. De bonnes âmes épluchent les dictionnaires mis à la disposition des élèves pour s'indigner de la présence d'expressions imagées mais irrespectueuses telles que « cold as a nun's tits ». Une enquête a été menée en 1991 pour évaluer la réalité de la censure sur le terrain : les critiques sont fréquentes et aboutissent souvent à la mise à l'index des livres considérés, l'auto-censure est trop répandue. Par ailleurs, bien que l'Australie ait ratifié la Convention internationale des droits de l'enfant, son contenu n'est pas entré dans les faits, en particulier en termes de droit à l'expression et à l'information.

Dave Jenkinson rend compte d'une enquête menée en 1993 dans les bibliothèques scolaires du Manitoba, destinée à mesurer le chemin parcouru depuis l'enquête de 1982. 31 % des bibliothécaires interrogés disent avoir été questionnés sur leurs choix dans les deux dernières années, principalement par des parents. Comme en Australie, beaucoup de professionnels anticipent les critiques, et se méfient de Judy Blume qui arrive en tête des écrivains contestés. La violence et la sorcellerie occupent une

place de plus en plus large au hit-parade des sujets tabous, bien que les gros mots et l'éducation sexuelle restent d'actualité. Les professionnels résistent mieux dans l'ensemble à ces attaques, surtout en milieu urbain et quand la bibliothèque définit une politique d'acquisition. Peut-être est-ce pour cette raison que les plaignants passent à l'action en détruisant ou en volant les livres incriminés.

Ellen Sallé aborde le problème de la *political correctness*, (qui n'apparaît pas de façon significative dans les enquêtes factuelles évoquées ci-dessus, les censeurs étant dans leur ensemble plutôt traditionalistes), à travers l'exemple de Scott O'Dell, à qui on reproche d'avoir écrit des fictions mettant en scène les Indiens du Grand Nord de l'Amérique, minorité à laquelle il n'appartient pas. Elle conteste la position du Council on interracial books for children, qui enferme les écrivains minoritaires dans un rôle de porte-parole de leur culture.

Herbert Foestel s'interroge sur la réception de la fiction enfantine mettant en scène l'homosexualité. Deux livres, *Daddy's roommate* et *Heather has two mommies*, sont fréquemment attaqués par des parents conservateurs, dans un contexte général où les homosexuels ne se

cachent plus. Certains bibliothécaires acceptent d'inclure les deux points de vue dans leurs collections et achètent de la propagande traditionaliste : *You don't need to be gay*, *Overcoming homosexuality*, ou *Step out of homosexuality...*

Le *Journal of youth services in libraries* (vol.8, n°1, automne 1994) organise le débat entre un prêtre progressiste, une bibliothécaire d'école et une bibliothécaire de lecture publique. Le Révérend John P. Thomas compare le bibliothécaire acculé à défendre ses choix à Daniel dans la fosse aux lions. Il lui promet l'appui des chrétiens éclairés contre ce qu'il appelle la *Righteous Right*, groupe de pression très structuré qui touche les communautés les plus isolées grâce aux moyens de communication modernes, et qui monopolise la référence chrétienne pour appuyer ce qui n'est que sa propre quête du pouvoir. Si les ouvrages religieux doivent figurer dans les fonds des bibliothèques, ce ne doit pas être au détriment de la diversité des points de vue. Le Révérend conclut en proposant un kit de survie au moderne Daniel.

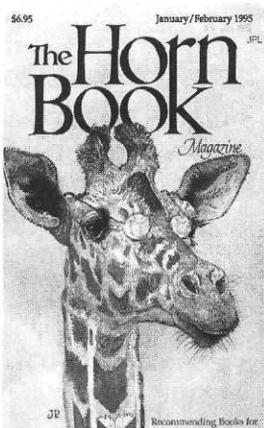
Pat Scales présente un programme destiné à faire discuter ensemble parents et adolescents de leurs lectures. Elle organise des débats en

cours d'instruction civique autour du Premier amendement. Le récit de cas de censure bien choisis (*Mon amie Flicka*, qui contient le mot *bitch*, *Sylvestre et le caillou magique*, accusé d'être *New Age...*) suscite la colère des jeunes qui ont le sentiment d'être infantilisés par ces pratiques.

Pam Klipsch essaye de comprendre ce qui amène les parents à s'organiser pour combattre les bibliothécaires : on doit, dit-elle, répondre aux attaques, et non y réagir. On doit écouter les parents inquiets, par exemple en créant des groupes de discussion autour des livres. On doit leur faire comprendre que contrairement à ce qu'ils croient, la bibliothèque n'est pas le lieu de la sécurité, mais du risque, et qu'ils ont une responsabilité personnelle qu'ils ne peuvent déléguer au bibliothécaire. Elle émet enfin l'idée, qui pourrait sembler sacrilège à d'intransigeantes oreilles laïques françaises, que la bibliothèque a le devoir de desservir toutes les communautés, y compris les Écoles du Dimanche. Bibliothécaires de tous les pays, luttons contre nos propres censures inconscientes...

Comme d'habitude, les revues donnent la parole aux éditeurs. Dans *Signal*, n°75, septembre 1994, Klaus Flugge, d'Andersen Press, s'indigne du chauvinisme du public britannique. L'échange en matière de traductions entre le Royaume-Uni et le continent est totalement inégal. Les responsables ne sont pas les éditeurs : la publication de *La Maison vide*, ou d'autres textes de la même qualité est tombée dans l'indifférence générale. Klaus Flugge a dû arrêter de faire traduire Christine Nöstlinger, Bjarne Reuter et Janosch. L'état lamentable de la

librairie, et le déclin des bibliothèques publiques expliquent en partie cet état de fait. On se replie sur la facilité : quand un écrivain à succès comme David McKee délaisse l'humour pour réaliser *Je le déteste, mon nounours*, le volume des ventes est en chute libre. Peut-être faudrait-il publier les écrivains étrangers sous des pseudonymes, tant la méfiance est grande en Angleterre vis-à-vis de tout ce qui est étranger. Cependant, la prospérité de l'édition britannique repose sur la vente des droits, et tout particulièrement en Europe, le marché américain ayant tendance à se fermer. Les éditeurs continentaux finiront peut-être par se lasser d'acheter sans vendre.



Dans le *Horn Book* de janvier-février 1995, William C. Morris, directeur du département des relations avec les bibliothèques et de la publicité chez Harper Collins, retrace la saga de cette maison d'édition. Il fait un portrait admiratif d'Ursula Nordstrom, en rappelant ses relations avec les grandes bibliothécaires pour enfants de

l'époque, Virginia Haviland, qui lui a donné l'idée de solliciter Else Minarik et Maurice Sendak pour la série des « Petit ours », et Ann Carroll Moore, qui se méfiait de tous les gens qui appréciaient Margaret Wise Brown. Il évoque le recrutement de Shel Silverstein, repéré par Ursula Nordstrom dans *Playboy* : les bibliothécaires ont détesté *L'Arbre généreux*, qui a fait carrière grâce à l'Église catholique ! Il lui rend acte d'avoir fondé et défendu une littérature audacieuse pour les adolescents, et d'avoir su organiser sa relève en donnant leur chance à de jeunes directeurs de collections comme Charlotte Zolotow.

Dans *Signal*, n°75, septembre 1994, Gillian Avery dresse un tableau très vivant d'un domaine mal connu, les lectures enfantines avant le XVIII^e siècle en Angleterre. La littérature pédagogique comprend alors les alphabets, les livres de civilités, les *Fables d'Ésope*, *Le Roman de Renart*... Dès le XV^e siècle, on se plaint de la baisse du niveau des élèves. Il faut dire que la barre était mise assez haut : à l'école de John Brinsley, en 1622, les études commencent à 6 heures du matin et finissent à 5 heures et demie de l'après-midi avec deux interruptions d'une demi-heure pour se restaurer. Les romans de chevalerie apparaissent comme des lectures frivoles, condamnés par les auteurs puritains, tel Richard Baxter, qui se repent d'avoir eu dans sa jeunesse un amour immodéré pour les pommes, les poires et les histoires romanesques. Les ballades, imprimées sur des feuilles volantes, sont la source principale des plaisirs littéraires du peuple et encourrent aussi les foudres relativement ineffi-

caces des éducateurs. Les *nursery rhymes*, emblématiques plus tard de la culture enfantine, ont des origines mal connues, mais les personnages qu'elles mettent en scène (vieilles dames, aristocrates...) et leur caractère salace progressivement atténué démontrent qu'elles sont issues d'un fonds de culture populaire adulte. Au XVII^e siècle apparaît dans la littérature puritaine une nouvelle tendance, qui prend en compte le destinataire, soit par l'humour, soit par la tendresse, dont le texte fondateur est *A Token for children, being an exact account of the conversion, holy and exemplary lives, and joyful deaths, of several young children*, de James Janeway, en 1672. Son influence sur les auteurs à venir sera immense, en Angleterre et en Amérique, jusqu'à la période victorienne.

We are all in the dumps with Jack and Guy de Maurice Sendak, continue à faire couler l'encre des critiques. Dans *Signal*, n°75, septembre 1994, Jane Doonan en donne une analyse approfondie, complémentaire des approches déjà évoquées dans ces colonnes. La description minutieuse du livre, et la comparaison avec des albums plus anciens, alimente ses hypothèses : la mise en scène « opératique » du livre, rapportée à l'intérêt de Sendak pour le théâtre et la musique, l'irruption du social dans une œuvre jusque là plutôt marquée par l'imaginaire et la psychanalyse, la réinterprétation de la symbolique iconographique chrétienne. Cependant, observe Jane Doonan, la multiplicité des références n'empêche pas une appréhension directe du sens profond du livre par les enfants, et son côté terrible est

rendu supportable par le fait que Sendak dépeint des enfants qui réagissent et se battent au lieu de subir. On continue à espérer la traduction de ce livre important.

Le même numéro de *Signal* propose enfin deux points de vue autour d'un thème très nouveau : l'expérience originale qu'ont vécue certains enfants de chercheurs en servant d'objet d'étude à leurs parents qui analysaient quotidiennement leur rapport à la lecture ! Anna Cargo est la fille maintenant adulte de Maureen et Hugh Cargo, les auteurs de *Prelude to literacy : a preschool child's encounter with pictures and story*, paru en 1983. Loin d'avoir le sentiment d'avoir été exploitée, elle pense que sa condition de cobaye a eu un effet bénéfique : plus que d'autres enfants, elle a eu le sentiment d'être écoutée et prise au sérieux par ses parents, et elle est devenue une lectrice convaincue, même si le décoricage scolaire des textes lui déplaît. Le gros inconvénient qu'elle a eu à subir est l'écoute humiliante de l'énorme quantité de bandes magnétiques enregistrées au fil des années. Tout ce qu'elle a dit peut être retenu contre elle ! Virginia Lowe, qui a observé ses propres enfants pour une recherche du même type, décrit l'expérience vue du point de vue parental. Elle analyse l'influence sur le comportement de ses enfants de la prise de notes pendant qu'on leur lisait des livres (ils ont échappé au magnétophone) : après avoir longtemps cru qu'elle rédigeait une critique du livre, ils ont pris progressivement conscience que c'étaient leurs réactions qu'elle consignait par écrit. Le choix des livres lus a été largement lié à la recherche, ce qui le rend dif-

fèrent des choix qu'une mère effectuerait spontanément dans un contexte normal. Si les enfants n'ont pas appris à lire plus rapidement que d'autres, c'est peut-être que les textes scolaires leur ont semblé fades à côté de ceux qu'on leur lisait à la maison : *Les Chroniques de Narnia* ou *Le Vent dans les saules*, par exemple. Le travail a pris fin quand Rebecca a eu 18 ans et Ralph 15, aboutissant à la rédaction d'une thèse qui manifeste l'accomplissement de cette peu commune éducation.

REVUES DE LANGUE ALLEMANDE

par Claudie Guérin

Portraits

Lisbeth Zwerger, illustratrice bien connue en France, est la lauréate du prix Andersen 1994. Elle est à l'honneur dans deux revues : *JugendLiteratur* 4/94 et *Jugendbuchmagazin* 4/94. Née à Vienne en 1954, étudiante à l'Académie des arts appliqués, elle débute sa carrière en illustrant un conte d'E.T.A. Hoffmann « Das fremde Kind ». Elle a publié plus de 20 titres, les contes populaires et récits traditionnels étant ses domaines de prédilection. Elle a illustré aussi bien Hoffmann (*Casse-noisette*), Hans Christian Andersen (*Le Rossignol*), Oscar Wilde, Charles Dickens (*Un Chant de Noël*), Edith Nesbit, Grimm... Un ouvrage écrit par S. Koppe et publié chez Neugebauer en 1993 lui est consacré : *The Art of Lisbeth Zwerger*.